

La lutte continuait entre l'aïeul et le petit-fils. Gaston défendait son amour.

Celui qui aime vraiment s'arrête-t-il devant l'obstacle ? L'obstacle irrite, et la discussion comme un souffle d'orage, avive la flamme.

—Je vous déshériterai, grincait M. Richebrac.

Qu'importe à Gaston la pauvreté s'il obtenait Germaine !

—Je vous renierai.

Mais dans son amour pour l'angélique fille, Gaston trouverait tous les bonheurs.

Et tout à coup, joignant les mains :

—Grand-père, grand-père, prenez pitié !... Pourquoi refuser de recevoir Mme Hermel au Roscoat et ainsi éloigner de moi sa fille ?... Pourquoi me torturer si cruellement ? Si vous saviez, je l'aime... je l'aime ardemment !

Ces derniers mots furent jetés comme un cri, comme un appel désespéré à la compassion de l'aïeul.

—Ah ! reprit encore Gaston, qu'est-ce que la vie sans tendresse ?... Vous m'affectionnez, dites-vous, et vous me refusez tout ce qui serait ma joie !

Les yeux de M. Richebrac tombèrent sur le livre de compte, et, constatant une fois de plus le chiffre imposant de la dot du marquis :

—Oui, je t'affectionne tendrement, répondit-il, et pour cela même, je veux sauver l'honneur de ton blason, je veux aussi doubler tripler ta fortune... Tu épouseras miss Mac-Bayle.

—Jamais... jamais !

Le jeune marquis dit cela sourdement ; mais d'une voix qui témoignait d'une irréversible résolution.

Et Noël Richebrac, droit devant lui, avec un geste de défi :

—Eh bien désobéissez, Monsieur.

Et comme Gaston allait répliquer :

—Assez, Monsieur, plus un mot. Epousez celle que vous avez choisie, mais ne reparaissez jamais au Roscoat, jamais !... Mes cheveux sont blancs, ma vie sera courte désormais... qu'importe ! une main étrangère me fermera les yeux...

Tout frémissant, il montrait à son petit-fils la porte de l'appartement, et celui-ci, redoutant les éclats de sa colère, la franchit aussitôt.

O aveuglement de la violence et de l'ambition ! Le vieillard ne vit ni le regard éperdu de Gaston, ni sa lutte entre le respect filial et la plus chaste des tendresses.

A l'éclair jalissant du jeune enseigne, on comprenait cependant la violence du sentiment qui grondait en lui. Il marchait d'un pas saccadé, traversant l'alignement correct de la charmille, et les allées toutes bourdonnantes d'abeilles, tout embaumés d'effluves marins. Il se jeta, plutôt qu'il ne s'assit sur le banc que Germaine avait occupé près de lui l'avant veille ; puis, la tête dans les deux mains, il se prit à réfléchir amèrement.

—Et quoi tant de dureté de la part de son aïeul ! Oh ! l'or d'un millionnaire ; mais c'est donc une cuirasse métallique, qui étreint le cœur humain et le rend insensible. L'or ! mais il rend donc insatiable ! Et quoi ! parce qu'il est riche, lui, Gaston, pauvre riche ! il ne peut épouser une jeune fille accomplie... une jeune fille selon son cœur !... Pourquoi cette ambition ? Pourquoi tout sacrifier à un vain titre ? Tous les fronts humains n'ont-ils pas une commune couronne : celle d'enfants de Dieu.

—Gaston, Gaston, mon pauvre enfant !...

Une voix tendre parlait ainsi, et une main de femme, dont la caresse était pleine de

compassion, se posait sur l'épaule du marquis.

Il releva les yeux, et vit le doux et bon visage de Mme de Trêmeur.

—Du courage ! fit-elle. Allons mon fils, ne te laisse pas abattre... Vois-tu, il ne faut jamais écouter sa douleur... Embrasse-moi... Prends confiance... avec le temps nous vaincrons, je l'espère, la volonté tenace de M. Richebrac. Déjà un des obstacles disparaît. Margaret a tout entendu, elle te pardonne même. Oh ! que tu as été sévère, injuste même envers cette généreuse enfant, mon pauvre Gaston !... Mais, bientôt, tu connaîtras son cœur. Eu rien elle ne veut entraver l'union que tu désires tant. Dès demain, m'a-t-elle dit, le *White-Swan* fera voile pour la Méditerranée.

## CHAPITRE XI

Quatres heures sonnaient au clocher de Saint-Michel-en-Grève, lorsque Margaret, quittant la baleinière qui venait de l'amener au yacht, monta sur le pont du *White-Swan*.

Elle souffrait, mais qui s'inquiétait d'elle sur le joli navire ?

Barbara Morridje, assise sous une tente de coutil rayé, était toute à l'absorption d'une tasse de thé. Plus loin, lord Mac-Bayle tenait gravement sa ligne au-dessous du flot.

*Beautiful weather*, murmura l'Ecossaise.

—Oui, mon père, un ciel magnifique.

—My dear, reprit la gouvernante, c'est le temps pour le lunch. Volez-vous permettre moi à servir à vous ce tranche de pudding. Il était parfaite.

Et comme Margaret faisait un signe de négation :

—Eh bien, alors, prenez de ce bon petit tartre aux gooseberries.

—Merci, Morridge, je n'ai pas faim.

—Vous n'êtes pas faim, Margaret ! fit l'Anglaise, en ouvrant des yeux sincèrement étonnés ; oh ! moi, avec ce bise de mer, je suis toujours, toujours faim.

Pour la seconde fois, Barbara Morridje se coupa une tranche de pudding, ne remarquant rien : ni le visage altéré de Margaret, ni sa démarche chancelante, n'entendant rien : ni le sanglot refoulé qui s'échappait à la jeune fille, ni cette voix sombre, douleureuse, qui est l'écho d'une âme brisée.

Son père ne l'entendait pas davantage. Non, Margaret n'avait pas un ami à qui confier sa peine. Tristement elle descendit l'étroit escalier tout en bois de rose, pénétra dans la cabine aux tentures claires, aux rideaux tirés sur les sabords, et les laissa tomber sur son divan. La tête dans les mains, elle demeura comme anéantie ; ses joues étaient marbrées de rouge, ses lèvres serrées ; puis, tout à coup, ses yeux devinrent étincelants, indices de l'orage violent qui passait sur ce cœur.

—Quelle humiliation, disait-elle avec ameretume : comme il me méprise ! comme il m'a traitée !...

Et je ne sais quelle voix intérieure lui répondait :

—Ce dédain, tu l'as mérité, car tu gaspilles ta vie, tu te laisses dominer par tous les caprices... Tu passes à côté du bonheur.

—Ah ! le bonheur, balbutiait la pauvre Margaret, le bonheur, qui me le donneras jamais ?... Il n'y a que d'être aimée qui compte.

Le regard sombre, elle songeait à son père qui pêchait, à Morridge qui lunchait, à son amie Germaine qui lui enlevait le cœur de celui qui était son rêve ; son idéal ; de ce-

lui qu'imprudemment son ardente imagination avait paré de toutes les vertus, du seul homme enfin, que, elle si fière, eût jamais consenti à prendre pour maître.

—Ah ! Germaine, disait-elle encore, Germaine, que tu me fait mal... plus que tu ne peux croire. Si tu le savais, tu m'épargnerais... mais, tu le sauras jamais... non, jamais !

Les yeux brillants, sous ses paupières humides, elle regardait sa chambrette ; ce petit boudoir vraiment princier, avec ses laines, ses cuivres, ses craquelés, ses meubles bas capitonnés des plus riches étoffes. Un miroir à main, au cadre artistement sculpté, surmontait une table de toilette, couverte de flacons à garnitures d'argent, contenant les essences les plus fines, des houppettes de cygne, des boîtes remplies de poudres de veillotine. Dans l'armoire restée entrouverte, on appercevait les costumes si élégants, mais si excentriques ; et, soudain, se levant et saisie de rage contre ses somptueuses parures :

Tout cela, s'écriait-elle, oui, tout cela a valu de bien des paroles.

Elle avait pris en main un grand chapeau, étrange et provoquant avec ses énormes touffes de plumes aux couleurs vives.

—Je l'ai mis l'autre jour et je l'ai enteudu murmurer à l'oreille de son aïeule :

—Cette Ecossaise, c'est une frondeuse, une Mlle de Montpensier... mais une jeune fille modeste et candide comme je les aime non, ma mère, ah ! certes non.

De son petit pied, Margaret foulait nerveusement l'élégante coiffure.

Et ces cigarettes que je fumais si crânement aux applaudissements des sots qui m'entourent ; et ce grand éventail de plumes, dont je me faisais éventer par les baronnets ; et ces robes de la haute fashion, où mon costumier a mis tout son art ; et ces essences, et ces bibelots... .

En parlant ainsi, elle jetait à terre, avec un souverain mépris, chacun de ces objets, répétant encore pour la seconde fois :

—Que de paroles acerbes vous m'avez vues... Ce marquis de Trêmeur n'est pas comme tous les autres ; il me blâme quand tous m'encensent.

Et timidement :

—Voilà, peut-être, pourquoi il me plait tant !...

Puis avec une amère tristesse, elle reprit :

—Mais lui n'a rien vu que mes excentricités ; il n'a rien deviné de mes sentiments... rien !... Il n'a que de la haine pour miss Mac-Bayle... que du mépris.

Elle parlait très vite, d'une voix ardente ; puis, se calmant peu à peu, réfléchissant, elle se prit à dire avec résignation :

—Après, tout il a bien fait de me préférer Germaine : n'a-t-elle pas toutes les qualités ? Que de grandes choses dans sa vie : le travail, le dénouement, le respect filial... Et de quoi se remplit la mienne ? les parures, les futilités de toutes sortes, des sommes folles dépensées pour mes caprices... .

En ce moment, un mimuscule Christ d'ivoire, seule image de piété qui apparut dans la riche cabine, frappa sa vue. Et devant le Christ, la tête inclinée et les bras en croix aussitôt elle se rappela les paroles de Marc de Réchan : " Vous êtes bonne, miss Margaret, très bonne... Ah ! laissez-moi vous le dire, aux âmes profondes, aimantes comme est la vôtre, l'épreuve est salutaire, et l'heure des larmes est souvent celle de Dieu." A ce souvenir, elle éprouva comme un apaisement dans son cœur, comme un besoin de prière, et Margaret qui, si rarement, s'adressant au ciel, sentant de nouveau les larmes la gagner, s'agenouilla en joignant les mains